

# NOS HEROS D'AFRIQUE

Le tirailleur marche, marche toujours, il fait vingt-cinq kilomètres avant de trouver une ambulance, et la nuit tombe quand il peut mettre son capitaine entre les mains des médecins.

"Brave garçon!" dit l'officier, donne-moi la main.

Il serre avec effusion la main du tirailleur tout ému de cette marque d'estime.

"Repose-toi maintenant, ajoute le capitaine.

— Non, mon capitaine, le canon tonne toujours, je vais aider mes camarades, adieu!"

Il part aussitôt à travers les ténèbres; le bruit du canon le guide et il arrive sur le champ de bataille où la lutte est toujours aussi acharnée. Il reprend son fusil et combat avec tant d'énergie que personne ne pourrait se douter qu'il vient d'accomplir un exploit merveilleux.

Le lieutenant qui remplaçait le capitaine est atteint à son tour; un obus éclate devant lui et le jette à terre, le corps déchiré par de nombreuses blessures. Il reste évanoui. Ben-Daoud se précipite vers lui, le charge sur ses épaules et, sans s'occuper de sa propre fatigue, l'emporte loin du combat. Il va recommencer la longue route qui conduit à l'ambulance, mais, heureusement, il rencontre un tirailleur blessé.

"Où vas-tu?" demande celui-ci.

— A l'ambulance, où je porte mon lieutenant.

— Viens avec moi, il y a une ambulance de ce côté."

Celle-ci était à dix-sept kilomètres du champ de bataille et Ben-Daoud fait ce trajet avec une admirable énergie et dépose son officier entre les mains des infirmiers.

Le lieutenant, revenu à lui, plein de reconnaissance pour son vaillant sauveur, le remercie chaudement et lui dit:

"Reste ici jusqu'à demain, tu as besoin de te reposer."

Mon lieutenant, répond le tirailleur, je ne prendrai pas de repos tant qu'il y aura un Boche à tuer."

Il presse les mains de l'officier et s'apprête à repartir pour le champ de bataille, mais, tout à coup, il pousse un cri de détresse, des larmes viennent à ses yeux.

"Qu'as-tu, mon brave?" demande le lieutenant, tu pleures?"

— Hélas! s'écrie Ben-Daoud, en montrant sa poitrine, j'ai perdu mes médailles!"

En effet, dans les efforts qu'il avait faits pour transporter les officiers, pendant ses longues courses, dans la nuit, ses décorations s'étaient détachées. Le pauvre garçon croyait qu'avec elles était perdue toute sa gloire.

"Ne te désole pas, dit le lieutenant, on te rendra toutes tes médailles et, avec elles, tu en recevras une autre plus belle... tu sais, la croix des braves, tu l'as bien méritée."

Ben-Daoud fut tout de suite consolé.

"Adieu, répondit-il, mon lieutenant, on se bat là-bas sans moi; je veux encore tuer des Boches."

Il reprit le chemin du champ de bataille dont la direction était indiquée au loin par le ciel rouge et par le fracas toujours aussi terrible du 75. Un autre serait tombé sur la route, épuisé par tant d'efforts, Ben-Daoud, enflammé par le désir de combattre, ne sentait point sa fatigue; il rejoignit sa compagnie qui attaquait avec acharnement les tranchées ennemies.

Ses camarades lui firent une ovation, mais, sans répondre à leurs questions, il se jeta au plus fort de la mêlée.

"Il faut, disait-il, que je regagne le temps perdu et que j'abatte le plus d'ennemis que je pourrai."

Il s'élançait dans les premiers rangs, quand tout à coup un éclat d'obus le frappa à la tête. Le visage en sang, les yeux gravement atteints, il tomba sur le sol; ses camarades se précipitèrent pour le relever, mais il était déjà debout.

"Laissez-moi, dit-il, je connais bien le chemin de l'ambulance."

Et il s'éloigna, plein de regret, pour aller se faire soigner à son tour.

Est-il possible de voir plus d'héroïsme? On comprend que les Allemands nous envient nos troupes d'Afrique: avec de tels soldats la victoire ne peut être incertaine.

**V.—BRAVES TURCOS!**

La bataille de Charleroi fut une des plus terribles du début de la guerre. Pendant plusieurs jours on se battit dans la ville même: chaque rue, chaque maison était défendue avec fureur par nos vaillants soldats contre un ennemi innombrable. Le nombre des Allemands croissait sans cesse; tous les environs étaient couverts de leurs troupes qui, comme ces bandes de fourmis qu'on voit sur les routes, s'avancèrent en rangs serrés contre nos soldats fatigués. Deux fois, Charleroi fut perdu, deux fois, il fut repris par notre armée.

La garde prussienne, corps d'élite du Kaiser, venait de donner à son tour; elle menaçait d'envelopper nos troupes qui combattaient depuis une journée sans avoir eu le temps de manger.

"Il faut enlever la garde prussienne," s'écria le commandant de l'armée française, faites donner les Africains!"

Un régiment de zouaves et de tur-

cos attendait l'ordre de marcher contre l'ennemi.

"En avant!" ordonna le colonel. Les turcos et les zouaves, officiers en tête, se ruèrent contre la garde allemande placée en ligne, à 1,500 mètres de là, calme et impassible comme si elle assistait à une revue.

"En avant!" répétèrent les officiers français.

L'élan des Africains fut tel qu'ils allaient arriver comme une trombe irrésistible sur les Allemands, lorsqu'en passant le long d'un petit bois, ils furent accueillis soudain par le feu meurtrier de plusieurs mitrailleuses cachées sous les arbres.

Une rafale de fer faucha les rangs des braves turcos; ils tombaient de tous côtés, mais rien n'arrêta leur élan.

"En avant!" cria encore le colonel. Les soldats répondirent en chantant la Marseillaise.

"Marchons! qu'un sang impur abreuve nos sillons!"

Ils se précipitèrent sur cette garde célèbre, dont chaque homme était un géant et que Guillaume II regardait comme invincible. A coups de baïonnette, à coups de crosse, les turcos renversèrent les Allemands terrifiés. Les hommes étaient si rapprochés, si serrés qu'on ne pouvait plus tirer de coups de fusil: c'était une lutte corps à corps, dans laquelle les Africains mordaient leurs adversaires quand les armes étaient tombées de leurs mains.

Les soldats de la garde s'enfuirent en désordre, abandonnant leurs armes, leurs mitrailleuses et leur drapeau. Cependant quelques-uns d'entre eux, honteux de cette défaite sanglante, voulurent résister encore autour d'une mitrailleuse.

Un lieutenant de turcos s'élança avec quelques-uns de ses hommes pour s'emparer de la pièce. Il tue plusieurs Boches à coups de revolver, il est bientôt maître du terrain et veut enlever la mitrailleuse. Tout à coup, un blessé allemand se relève et abat le lieutenant d'un formidable coup de crosse. Les turcos, furieux, dispersent les Boches et se retirent en emportant leur officier qui respire encore, sans oublier la mitrailleuse.

Mais les Allemands reviennent à la charge, ils veulent arrêter la petite troupe qui emporte l'officier évanoui. Déjà, un nombre considérable d'ennemis cernent les turcos.

"Rendez-vous!" leur crie un officier.

— Turcos pas se rendre!" répond un soldat.

Les Africains se groupent autour du lieutenant blessé, forment une sorte de carré pour résister aux ennemis, tout en avançant afin de rejoindre le gros des troupes françaises. Ils font autour du leur chef un rempart que rien ne peut ébranler et réussissent à sauver l'officier. Bientôt leurs camarades arrivent à leur secours et achèvent de mettre les Allemands en fuite.

"Merci, mes enfants, dit le lieutenant revenu à lui, votre dévouement et votre courage m'ont sauvé la vie."

— Jamais turcos abandonner officier blessé," répond un Africain.

Telle fut l'héroïque conduite des troupes noires dans ce mémorable combat. Elles ont prouvé que la France peut compter autant sur leur fidélité que sur leur bravoure.

**VI.—DEVOUEMENT DE SI-ALI**

Le général N... appela devant lui le tirailleur Si-Ali qui s'était déjà distingué dans l'accomplissement de plusieurs missions difficiles.

"Voilà, lui dit-il, un pli qui renferme les ordres les plus importants; il faut absolument qu'il parvienne au colonel R... sur les premières lignes du front. Je compte sur toi."

— Moi aller jusqu'au bout," répondit Si-Ali.

Pour remplir sa mission, il devait traverser une région labourée sans cesse par les obus et les shrapnells et parcourue par de nombreuses patrouilles ennemies.

Il partit à la chute du jour, son sac de dépêches sur l'épaule et son fusil à la main; il allait lentement, avec prudence, écoutant le moindre bruit. Les obus sifflaient au-dessus de sa tête, beaucoup éclataient autour de lui, mais il put, sans accident, atteindre un petit bois derrière lequel se trouvaient les troupes françaises. Le plus gros danger était passé, mais il fallait éviter les patrouilles allemandes.

Soudain Si-Ali vit, à quelque distance, un groupe de uhlans qui avançaient rapidement dans sa direction. Ceux-ci, au nombre de sept, avaient dû l'apercevoir, car ils venaient tout droit sur lui au triple galop.

"Si li Boche vouloir prendre ma dépêche, moi plutôt manger papier," pensa le brave Africain.

Avant tout, il résolut de lutter jusqu'à la dernière goutte de son sang pour avoir le passage libre. Il se met à genoux derrière un buisson et, tireur émérite, il abat le uhlain qui se trouve en tête de la troupe. Les autres s'arrêtent aussitôt, mais un officier crie d'une voix rude:

"Vorwärts!"

Les uhlans s'élancent vers le taillis où est blotti le tirailleur, celui-ci abat encore deux Allemands dont l'officier. Les cavaliers hésitent, ils déchargent leurs carabines contre Si-Ali et s'enfuient comme une nuee d'oiseaux.

Le général N... se précipite vers lui, le charge sur ses épaules et, sans s'occuper de sa propre fatigue, l'emporte loin du combat. Il va recommencer la longue route qui conduit à l'ambulance, mais, heureusement, il rencontre un tirailleur blessé.

"Où vas-tu?" demande celui-ci.

— A l'ambulance, où je porte mon lieutenant.

— Viens avec moi, il y a une ambulance de ce côté."

Celle-ci était à dix-sept kilomètres du champ de bataille et Ben-Daoud fait ce trajet avec une admirable énergie et dépose son officier entre les mains des infirmiers.

Le lieutenant, revenu à lui, plein de reconnaissance pour son vaillant sauveur, le remercie chaudement et lui dit:

"Reste ici jusqu'à demain, tu as besoin de te reposer."

Mon lieutenant, répond le tirailleur, je ne prendrai pas de repos tant qu'il y aura un Boche à tuer."

Il presse les mains de l'officier et s'apprête à repartir pour le champ de bataille, mais, tout à coup, il pousse un cri de détresse, des larmes viennent à ses yeux.

"Qu'as-tu, mon brave?" demande le lieutenant, tu pleures?"

— Hélas! s'écrie Ben-Daoud, en montrant sa poitrine, j'ai perdu mes médailles!"

# A LA TOMBE DU GRAND ROI



Merveilles d'un tombeau



LE "PLATYPUS"

Ce qui suit n'est pas une charade, mais une pancarte qu'on peut lire au parc de la Société zoologique de New-York.

C'est le plus étrange et le plus curieux animal de la terre. Il pond des œufs, il a une queue velue et aplatie. Il manque de dents. Il possède des pattes membranées. Il allonge ses petits d'une façon bizarre. Il vit dans les rivières, mais dort dans les endroits désolés des rivages. Rarement il chemine sur terre. Il se nourrit seulement de petits vers de terre et de quelques insectes. C'est le premier exemplaire vivant qu'on ait pu rapporter d'Australie."

Tel est le "platypus," dont l'acclimatation est, paraît-il, chose quasi miraculeuse. Chaque jour, de trois à quatre heures de l'après-midi, une foule recueille la pancarte ajoutée en effet, que les visiteurs doivent garder un profond silence—défilé devant cet animal qui est, dit-on, un des plus laids du monde. Il est petit, couvert de poils rudes, avec des griffes unies par d'épais membranes. Il est muni d'un long museau en bec de canard paraissant une énorme visière, dans laquelle s'incrument de petits yeux et deux larges narines.

Il est probable, d'ailleurs, que s'il était joli il n'attirerait pas tant de curiosité.

## MARCEL DUPRÉ COMME MUSICIEN

M. Marcel Dupré, organiste de la Cathédrale de Notre Dame à Paris, a charmé ses auditeurs lundi soir à l'église "First Presbyterian," avec un programme qui ne laissait rien à désirer au point de vue d'exécution de compositions les plus délicates. Chez lui M. Dupré tient une très haute place dans les cercles musicaux, et il est considéré comme maître en ce qui concerne les improvisations les plus difficiles.

C'est la simplicité et la sincérité de son art qui charment. Les passages les plus difficiles, les variations les plus subtiles sont pour lui, seulement les moyens d'exprimer les sentiments de musique d'une façon à faire ressortir les beautés de son art. Il a été très acclamé par son audiance.

## SES CALCULS

Le mari.—Ma femme pèse 200 livres. En allant à la campagne chaque été elle perd 20 livres. Dans 10 ans je serai débarrassée d'elle.

Bon-Hadi reçut la médaille militaire, juste récompense de son brillant exploit.

## PAS VRAI

Léo.—Dis donc, c'est-il vrai?... Joseph.—Quoi donc?... Léo.—Que tu marches un pied devant l'autre?

Une femme est toujours prête "dans une minute" mais on ne peut jamais qu'elle minute.

## A SUIVRE

# LE RETOUR

La journée s'annonçait pour Antoinette semblable aux autres: peu gaie. Les yeux ouverts sur un livre qu'elle ne lisait point, elle écoutait une voix trop connue qui chantait dans la pièce voisine. Et la jeune femme, aussi jolie que résignée, pensait: "Celui-là qui chante, faux d'ailleurs, mais avec tant d'entrain, le balero de la "Cruche cassée" et qui en tonnera ensuite un refrain militaire pour finir par "Colinette," celui-là est mon mari! Suis-je donc un monstre? Sa gaieté m'est insupportable. A vivre auprès de ce Roger Bontemps, toujours alerte et toujours réjoui, j'ai conçu un goût pervers pour la mélancolie. Quand il se prépare à sortir, il manifeste le bonheur déor-donné d'un chien que l'on emmène à la promenade ou d'un potache qui voit s'ouvrir les portes du collège!... Encore s'il travaillait! Mais non; il est perpétuellement en vacances et les vacances ne le dégoûtent pas! Heureuse nature! Pour elle la pluie est un divertissement."

—Toinette...

—Victor:

—Viens-tu avec moi?

—Si tu veux, mon chéri.

—Je ne veux rien. Je ne suis pas un tyran; repose-toi... Tu me demandes où je vais?

—Non, mon chéri.

—J'ai reçu l'annonce très amusante d'un marchand de gants qui ouvre une boutique à l'instar du dix-huitième siècle. Je vais voir la boutique. En-semble j'irai dans un petit bar que l'on m'a signalé et où l'on a trouvé, paraît-il, de fabriquer l'ice-cream sans soda! Je te jure: sans soda, avec un liquide mystérieux et exquis dont le barman garde le secret. Que j'y goûte seulement à son ice-cream et je le découvrirai son fameux secret! Tu te représentes la tête du type? Il n'y en a pas deux comme moi pour sélectionner les liquides. Après je m'achèterai un vaporisateur de poche dont on m'a dit grand bien et j'irai voir la sortie de la répétition du Théâtre-Français... Ah! en passant, je monterai peut-être chez les... le jour de Lucienne. Non, ce n'est pas son jour?... Enfin, je trouverai probablement Missiver qui doit me donner l'adresse d'un petit fabricant de boîtes à musique... étonnant! Il collerait la "Damnation de Faust" dans une bonbonnière..."

—Ayant dit, Victor parut en dansant. Il avait la tête hilare d'un amateur de café-concert de ceux qui reproduisent dans l'intimité les tics de leurs acteurs favoris. Il n'était rien avec emphase, avec désinvolture, avec élégance, avec ivresse..."

—Encore la tête d'enterrement, reprocha-t-il. Par esprit de contradiction, sans doute, tu ne ris plus depuis que tu es mariée. Et dire que tu as le bonheur d'avoir auprès de toi un gars qui dériverait un mourant! Je me donne du mal pour t'amuser..."

—Et je ne te le reproche pas, mon ami, bien au contraire.

—Non... Seulement tu me regardes avec des yeux qui signifient: "Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qui lui prend?" Je te quitte morose. Bon. Je te retrouverai morose. Alors, moi, tu comprends, ça me donne froid. Surtout quand je rentre. Dehors je m'amuse. Je m'amuse toujours. Je n'ai qu'à être dans la rue pour m'amuser... Ecoute, je ne suis pas un tyran, mais je te prie d'être gaie et souriante quand je reviendrai. Sinon, eh bien, si non, j'irai dîner tout seul au restaurant. Voilà! Un peu d'entrain, nom d'un sabre de bois! Bontemps! Ne te crève pas les yeux à lire!... Une bonne bibise au gars Toi-toi! Je te dis, moi, que tu es heureuse..."

"S'il pouvait dîner au restaurant, songea Antoinette, comme je m'en payerais à être triste tout mon saoul! Certes je suis heureuse. Des femmes heureuses comme moi pensent souvent à se tuer... Que cet homme est bruyant! J'ai encore sa voix dans les oreilles!... Ainsi même quand on l'a chassé, on croit entendre toujours bourdonner une grosse mouche..."

—Elle jouit du silence, du délicieux silence jusqu'à cinq heures. La sonnerie du téléphone l'appela..."

—Ici, Missiver, entendit-elle. Chère madame, je tiens à vous informer de ce qui s'est passé chez moi cet après-midi. Le coup de téléphone restera secret entre nous. Votre mari est plus bête que méchant. Il avait besoin d'une leçon. Je viens de la lui infliger, et rude, je vous en réponds. En un mot comme cent, je l'ai surpris aux pieds de ma femme. Il lui faisait une déclaration ridicule. Je l'ai relevé, je vous prie de la croire, à coup de botte et à coups de poing. Comme il ne s'en vantera pas auprès de vous cela ne modifiera en rien nos relations. Je tiens à vous prévenir, parce que ma femme demande à ne pas le revoir avant trois mois. Il l'a bouleversée et effrayée, cet imbécile! Enfin, je vous le rends corrigé..."

Du nouveau! C'était du nouveau et inattendu. Victor transformé en don Juan! Victor ne blaguait plus pour amuser les dames, mais se traînant à leurs genoux! Victor traître à sa femme et traître aussi à son ami! Le comble ment de la rigolade. Un brave homme, tout franc, tout rond, la main sur la cœur et qu'elle avait

pris pour une enfant insupportable mais ingenu! Ah! l'occasion de rire était belle!

Aussi elle n'y manqua point quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un Victor piteux, l'œil gauche abimé par un coup de poing, le faux-col arraché, la jaquette en lambeaux. Antoinette était de rire. Victor en resta un instant médusé... Mais quoi? Elle lui obéissait. Elle sa-luait son retour comme il le lui avait demandé... Mais quel rire! Jamais il n'avait obtenu un succès pareil. Il voulait le justifier et il contrefit le poehard, le poehard de café-concert qui rentre saout et mal en point à la maison. Il planta de travers le melon défoncé qu'il tenait à la main et espoussa une gigue molle.

Puis il s'approcha...

—Ah! dit-il, satisfait, voilà que tu pleures maintenant! Tu vois l'état dans lequel je me suis mis pour te faire rigoler... pour que tu rigoles une fois... bon, tu rigoles et ensuite tu pleures. C'est gai! C'est charmant! Je te remercie!... C'est la peine que je me donne un mal pareil... Alors, c'est entendu, tu ne peux pas rigoler une minute sans pleurer pendant une heure? Très peu pour moi!... Quand tu me regarderas... Ce n'est pas bien imité, peut-être?... Non! Soit! Entendu... C'est mal imité... Eh bien, je vais aller dîner au restaurant où je trouverai des personnes qui sauront apprécier.—Henri Duvernois.

## LES VOEUX EXASPERES

Ah! je veux m'en aller vers des mers fabuleuses,  
Sur un esquif de feu comme un rouge Viking,  
Goûter les soirs d'enfer, par delà de Bering,  
Le grondement sale des vagues cra-puleuses!  
Sous le regard pervers des lunes scro-fuleuses,  
Debout sur mon canot, ainsi que sur un ring,  
Téméraire et maudit, armé d'un lourd basting,  
Je défierai les dieux des voies mira-culeuses.  
J'irai partout, brutal, signifiant mes colères,  
Des équateurs ardents jusqu'aux glaces polaires,  
Impassible et cruel au front des ré-singés;  
Et les grands icebergs des banquises mouvantes,  
Devant moi, crouleront au mot des épouvantes,  
Quand mon geste de mort les aura désignés!... —Claude Halyscan.

## FRANCE-CANADA

La Chambre canadienne remercie le gouvernement français pour un don de terrain

Ottawa.—La Chambre canadienne des communes a exprimé formellement aujourd'hui la gratitude du peuple canadien à la France pour le don de 125 hectares à la crête de Vimy sur laquelle un monument sera élevé par le Canada pour commémorer les exploits des soldats canadiens dans la grande guerre. Les chefs des trois partis politiques se sont réunis pour exprimer leur appréciation de cet acte de la France. Le premier ministre King a parlé de la crête de Vimy comme "de l'un des plus grands succès de sacrifice du monde." M. Arthur Meighen, chef du parti de l'opposition, a dit que par leur participation à la guerre, la France, l'Angle-terre et le Canada sont unis pour toujours.

## L'HORLOGERIE A TRAVERS LES AGES

M. Richard Hemsley, horloger et bijoutier de Montréal, a fait, devant un nombreux auditoire réuni dans la salle du "Mechanics" Institute, samedi soir, une causerie très instructive sur l'histoire de l'horlogerie et les diverses manières employées à travers les âges pour enregistrer l'heure, à l'aide du soleil, d'abord, puis du sable, de l'eau et de l'huile. D'après M. Hemsley, la première horloge fut construite en Egypte 300 ans avant Jésus-Christ, et des gouttes d'eau qui tombaient de l'horloge, indiquaient à la population des rives du Nil les heures du jour et de la nuit.

A l'aide de projections lumineuses, M. Hemsley fit voir les merveilleux chefs-d'œuvre de l'art que l'on doit à l'horlogerie, et il expliqua en détail l'organisme des cadrans-solaires ainsi que des horloges à l'eau, au sable et à l'huile.

## UN HOMME QUI SAIT ECRIRE AUX ESPRITS

New-York.—Un autre nécromancien est arrivé de Grande-Bretagne. C'est le Dr G. Vale Owen, qui était, il y a quelques années, pasteur à Oxford, Lancashire. Il va prononcer quelques conférences aux Etats-Unis sur la psychologie et la vie future.

Le Dr Owen a déclaré qu'il n'était pas spiritiste dans le sens ordinaire du mot. Il ne se sert pas de médium, comme le fait sir Conan Doyle. Il communique avec les esprits par écrit.